

Plein de l'orgueil de sa race, il n'eût pas admis qu'une enfant portant son nom pût s'abaisser jusqu'à ce génial homme de rien. L'écouter, s'en amuser, le complimenter, soit. Attitude de maître satisfait à l'égard d'un serviteur agréable. Mais le traiter d'égal à égal, l'aimer ? C'était une dégradation que ne devait pas concevoir sa vieille tête de gentilhomme.

Installé dans son domaine de Danloe, aux portes de Dublin, depuis plusieurs jours, il attendait Marackzy. Le musicien demandait délais sur délais. On eût dit qu'il redoutait de paraître devant lord Mellivan. Un matin cependant, précédé par un télégramme annonçant l'heure de son arrivée, il vint.

A peine la voiture qui l'amenait avait-elle franchi la grille d'honneur, que Maud quitta le salon, et, très pâle, monta dans sa chambre. Lord Mellivan, debout sur le perron, s'avança vers son hôte et lui tendit la main. Sténio s'inclina respectueusement sans la prendre. Et d'une voix grave :

—M. le marquis, avant de vous laisser me faire accueil, je dois vous demander la faveur d'un entretien de quelques instants. Quand vous m'aurez entendu, je saurai si je dois devenir votre hôte ou m'éloigner.

Lord Mellivan, étonné, regarda attentivement Marackzy et remarqua alors qu'il n'était pas en veston de voyage, mais cérémonieusement en costume de ville. La voiture qui l'avait amené ne portait pas de bagages, comme s'il s'attendait à ne pas rester. Le marquis, soucieux, invita de la main le musicien à entrer. Et, sans une parole, ils se dirigèrent vers le salon. L'entretien dura un quart-d'heure, au bout duquel la porte se rouvrit. Marackzy sortit, reconduit par lord Mullivan. Sur le seuil, Sténio fit un geste de supplication, auquel le grand seigneur ne répondit que par un sourire de dédain. L'artiste fit entendre une exclamation étouffée, et, comme le marquis sans plus s'inquiéter de sa présence, était rentré dans le château, il jeta un regard ardent autour de lui. Au même moment, le rideau d'une fenêtre du premier étage se souleva. Une tête blonde apparut, Marackzy lui adressa un adieu désespéré et le visage décomposé par la douleur, s'élança dans la voiture.

Pendant quelques jours, miss Maud demeura enfermée dans son appartement. On la disait souffrante. Puis, lord Mullivan reparut en Angleterre accompagné seulement de sa fille cadette. Le bruit se répandit que la fille aînée du marquis était atteinte d'une maladie de langueur et que les médecins ne répondaient pas de la sauver, si elle ne vivait dans la solitude et le repos, sous le ciel de l'Irlande. La tristesse profonde que lord Mellivan traînait partout avec lui parut une preuve certaine de la véracité de ce récit. Cependant des gens bien informés prétendirent avoir rencontré Maud avec Marackzy en Allemagne. Ces racontars prirent promptement une importance si scandaleuse que la famille et les amis de lord Mullivan s'émurent et se décidèrent à le prévenir. Il les écouta d'un air glacé ; puis, la voix sourde, et, faisant effort pour parler.

—Je veux bien qu'il soit question entre nous de ma fille Maud, mais ce sera pour la dernière fois. Il est exact qu'elle a déserté ma maison pour suivre Marackzy. Ils se sont mariés à Cowes, avant de quitter l'Angleterre. Elle est régulièrement sa femme. Pendant notre séjour en Irlande, l'artiste avait eu l'audace de venir me demander la main de miss Mellivan... Je répondis en le priant de s'éloigner sur-le-champ.... Il me déclara

alors que ma fille l'aimait, et que c'était d'accord avec elle qu'il avait fait cette démarche. Il ajouta qu'il était riche, honoré, et me supplia de ne pas prendre une résolution irrévocable. Je persistai dans mon refus. Il partit. J'eus alors à subir les prières et les lamentations de Maud. Elle était au désespoir.... Ce misérable l'avait ensorcelée. Durant des jours entiers, elle resta sans parler, presque sans manger, l'œil fixe, l'oreille tendue, comme si elle écoutait au loin une musique mystérieuse. Je fis tout pour la distraire : rien ne réussit.... Je comptais sur sa fierté. J'espérais qu'elle parviendrait à se rendre compte de la distance qui la séparait de celui qu'elle aimait.... J'avais ordonné à ma fille Daisy et à leur gouvernante, miss Harriett, de ne pas la quitter.... Et, cependant, un soir, on trouva sa chambre vide.... Elle s'était sauvée, abandonnant son père, sa sœur, le toit sous lequel est morte sa mère, oubliant tout pour un aventurier !....

Lord Mellivan resta un instant silencieux, le visage caché dans ses mains ; puis, faisant un geste de colère :

—A partir de ce jour, j'ai ordonné qu'on ne prononçât jamais le nom de cette malheureuse devant moi.... Je ne connais pas la femme de M. Marackzy, je n'ai plus qu'une fille ! Vous avez voulu savoir la vérité ; je vous l'ai dite.

III

Le silence se fit peu à peu sur l'aventure. D'ailleurs, entre lord Mellivan et Sténio, la lutte n'était pas égale. Jamais les merveilleuses qualités du musicien ne se manifestèrent avec autant d'éclat qu'après son mariage. On eût dit qu'il voulait, à force de succès, faire oublier à sa jeune femme les chagrins que son amour lui avait coûtés. Il créa autour de Maud une atmosphère de triomphe. Il dissipa toutes les préventions, força toutes les sympathies, entraîna toutes les admirations. Il obtint, par l'ascendant de son art, qu'on donnât tort au père outragé, et qu'on murmurât contre sa sévérité.

Lord Mellivan parut un peu trop féodal en tenant rigueur à ce roturier de génie qui, en somme, marchait de pair avec les plus grands seigneurs. L'empereur, son maître, l'avait fait comte ; mais il dédaignait son titre. Marackzy tout court lui semblait suffisant.

Pendant dix ans, il tint l'Europe sous le charme et donna à sa jeune femme toutes les compensations qu'elle avait pu rêver. Reçue et attirée partout, à la cour et dans le grand monde, elle y fit rayonner le charme doux de sa beauté blonde. Elle compléta Marackzy. Sans elle il eût manqué quelque chose à la fortune extraordinaire de ce grand artiste. A sa couronne elle ajouta un fleuron charmant : celui de l'amour. Sténio, riche, acclamé, aimé, semblait l'image vivante du bonheur sur la terre. Mais la fatalité était là, derrière le char triomphal, prête à prouver qu'aucune joie n'est durable ici-bas.

Au bout d'un an de mariage, un enfant était né, blond comme sa mère. Et dans les ivresses de la maternité, les dernières tristesses de Maud avaient disparu. Elle eut, pendant quelques mois, l'oubli complet du passé. Elle se laissa aller au courant prodigieux qui l'emportait de fêtes en fêtes, dans une clarté et un bruit d'apothéose. L'être presque divin qui la faisait régner sur le monde lui parut plus beau, plus charmant, plus digne d'être adoré. Elle se mêla activement à sa vie artistique. Elle jouit délicieusement de sa gloire.

Arrivé à la maturité de son talent, Marackzy n'avait pu se contenter des compositions délicates ou étranges,